

1 Au sens strict du terme, la confiance renvoie à l'idée qu'on peut se fier à quelqu'un ou à quelque chose. Le verbe *confier* (du latin *confidere* : *cum*, « avec » et *fidere* « fier ») signifie, en effet, qu'on remet quelque chose de précieux à quelqu'un, en se fiant à lui et en s'abandonnant ainsi à sa bienveillance et à sa bonne foi. L'étymologie du mot montre par ailleurs les liens étroits qui existent entre la confiance, la foi, la fidélité, la confiance, le crédit et la croyance.

5 Depuis la Modernité pourtant – et la fin du modèle théologico-politique qui pensait la confiance en termes de foi en Dieu –, nombreux sont ceux qui préfèrent concevoir la confiance comme un mécanisme de réduction des risques, ou encore comme le fruit d'un calcul rationnel, en laissant de côté ce qui nous paraît être une composante essentielle de notre confiance : le fait qu'elle place d'emblée celui qui fait confiance dans un état de vulnérabilité et de dépendance. [...] C'est pourquoi la confiance – nous allons chercher à le montrer – n'est jamais « neutre ». Elle est à la fois

10 fondamentale et dangereuse. Elle est fondamentale car, sans confiance, il serait difficile d'envisager l'existence même des relations humaines – des rapports de travail jusqu'à l'amitié ou bien l'amour. Sans confiance, on ne pourrait même pas envisager l'avenir et chercher à bâtir un projet qui se développe dans le temps. Comme l'expliquent un bon nombre de travaux en sciences sociales, c'est la confiance qui rend possible le développement de la socialité¹ et le fonctionnement de la démocratie². Mais la confiance est aussi dangereuse, car elle implique toujours le risque que le

15 dépositaire de notre confiance ne soit pas à la hauteur de nos attentes ou, pire encore, qu'il trahisse délibérément la confiance que nous lui faisons. Lorsque nous faisons confiance à quelqu'un, il nous arrive de croire en lui, sans savoir exactement pourquoi, ou du moins sans pouvoir expliquer les raisons exactes de notre confiance. Mais comment expliquer ce « saut » dans le vide ? N'y a-t-il pas là le risque de glisser dangereusement de la confiance à la crédulité ?

Confiance et coopération

20 D'un certain point de vue, les êtres humains aspirent tous à vivre dans un monde certain et stable, dans un univers où la confiance et la bonne foi déterminent la conduite de ceux qui les entourent : ils souhaitent pouvoir compter sur les autres, prévoir leurs comportements et avoir des points de repère. Cela explique qu'ils aient progressivement décidé de régulariser et de formaliser un certain nombre de conduites et d'attitudes, ainsi que d'institutionnaliser les contrats. Conclure une alliance ou promettre quelque chose, en effet, est une manière de rendre prévisible et

25 maîtrisable le futur, soit parce que l'on s'engage envers un tiers à faire quelque chose, soit parce que quelqu'un nous assure de sa parole. D'où l'importance de la confiance réciproque, la confiance étant, comme l'explique Georg Simmel, « l'une des forces de synthèse les plus importantes au sein de la société³ ». S'il n'y avait pas une confiance généralisée entre ses membres, en effet, la société pourrait se désintégrer. C'est ainsi que Hume, analysant la confiance que met en jeu une promesse acceptée ou un contrat, explique déjà qu'être loyal et honorer ses promesses

30 représente une véritable obligation : celui qui promet se lie à l'avance et s'engage à répondre de ses actions dans le futur ; en promettant, il accepte implicitement qu'on lui demande des comptes plus tard sur la manière dont il aura réalisé sa promesse ; il donne sa parole à quelqu'un d'autre et contracte, par là, une certaine obligation en autorisant autrui, par la suite, à exiger de lui des actions, des conduites, des prestations. En disant « je promets », pour Hume, non seulement j'invite autrui à me faire confiance, mais je l'invite aussi à ruiner ma réputation si je manque à ce que

35 j'ai promis⁴. Manquer systématiquement à la parole donnée signifie d'ailleurs mettre en danger l'existence même de la société. Montaigne le dit bien : « Notre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole, celui qui la fauce, trahit la société publique. C'est le seul util par le moien duquel se communiquent nos volontés et nos pensées, c'est le truchement de notre âme : s'il nous faut, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entreconnoissons plus. S'il nous trompe, il rompt tout notre commerce et dissout toutes les liaisons de notre police » (*Essais*, II, 18). Mais peut-on

40 réellement utiliser ce cadre conceptuel lorsqu'on s'interroge sur la nature et la place de la confiance à l'intérieur de relations affectives comme l'amitié et l'amour ? Peut-on réellement parler de règles de l'honneur et de la probité, ou encore d'honnêteté et d'intégrité lorsqu'on sait bien que les sentiments sont toujours soumis aux intermittences du cœur ? [...]

Confiance et trahison

45 La confiance humaine « contient en elle-même le germe de la trahison⁵ » et se nourrit tout d'abord des faiblesses et des défaillances des uns et des autres. Avoir confiance en quelqu'un ne signifie pas pouvoir s'appuyer complètement sur cette personne ou attendre à tout moment son aide et son soutien. Avoir confiance, c'est admettre la possibilité du changement, de la trahison, du revirement. D'un certain point de vue, en effet, confiance et trahison sont intimement liées. Non seulement la confiance que je peux avoir en un autre n'exclut pas la possibilité que celui-ci me

1 Voir notamment Niklas Luhmann, *La Confiance. Un mécanisme de réduction de la complexité sociale*, Economica [1973], 2006 et Antony Giddens, *The Consequences of Modernity*, Cambridge, Polity Press, 1990.

2 Cf. Piotr Sztompka, *Trust. A Sociological Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999 ; Philippe Pettit, *Le Republicanisme*, Gallimard, 2004.

3 Georg Simmel, *Sociologie. Etude sur les formes de la socialisation*, PUF, 1999.

4 David Hume, *Enquête sur les principes de la morale*, III, III, 3.

5 James Hillman, *La Trahison et autres essais*, Payot, 2004, p. 16.

50 trahisse, mais c'est aussi justement parce que j'ai confiance en quelqu'un que je peux être trahi par celui-ci : c'est le mari qui trompe sa femme ; c'est un proche qui trahit l'ami ; c'est le patriote qui trahit sa patrie. La trahison et l'infidélité interviennent toujours à l'intérieur d'un rapport qui se fonde sur la confiance. Certes, à chaque fois qu'elle a lieu, la trahison surprend et blesse, ne serait-ce que parce qu'elle surgit justement à l'intérieur d'un rapport de confiance. Et cela, indépendamment de la raison pour laquelle on fait confiance, ainsi que des qualités de celui en qui

55 l'on a confiance. Mais confiance et trahison sont, chacune à sa façon, une manifestation d'humanité : l'être humain a besoin de confiance, mais il n'échappe jamais durablement à ses faiblesses.

Fonder les rapports humains sur la confiance ne signifie pas croire qu'on pourra un jour trouver quelqu'un d'incapable de nous décevoir, ni, non plus, qu'on sera capable de ne jamais décevoir. Il ne s'agit pas de se croire à l'abri de la trahison. En tant qu'êtres humains, il nous est impossible de ne pas désirer ou être désirés, séduire ou être séduits,

60 duper ou être dupés, fuir ou abîmer les choses. Comme l'écrit Kant dans la *Métaphysique des mœurs* à propos de l'amitié, elle est « la pleine confiance que s'accordent deux personnes qui s'ouvrent réciproquement l'une à l'autre de leurs jugements secrets et de leurs impressions » (*Doctrine de la vertu*, I, II, 47). C'est pourquoi elle permet souvent de se révéler sans fausseté. En même temps, « les hommes ont tous des faiblesses qu'ils doivent cacher même à leurs amis. Il ne peut y avoir de confiance complète qu'en matière d'intentions et de sentiments, mais la convenance nous commande de dissimuler certaines faiblesses⁶ ». Même si le fait de faire confiance à une personne implique toujours une certaine forme de dépendance à l'égard des compétences et de la bonne volonté de cette personne, il existe une différence essentielle entre la confiance aveugle d'un enfant et la confiance que l'on apprend à avoir en l'autre lorsqu'on a la possibilité de devenir autonome. C'est une chose, en effet, de dépendre complètement de quelqu'un et de s'abandonner totalement à sa volonté et à sa bienveillance ; c'en est une autre d'accepter la vulnérabilité dans

70 laquelle nous place le fait même d'avoir confiance en quelqu'un, tout en sachant que l'autre peut ne pas répondre à nos attentes, qu'il peut ne pas être là, qu'il peut aussi, parfois, abuser de notre confiance.

C'est toute la différence entre les enfants et les adultes, s'il y a eu la possibilité, pour l'enfant, d'apprendre à exister par et pour lui-même. Mais c'est aussi la différence qui existe entre une conception de la confiance bâtie uniquement à partir du modèle de la foi en Dieu et une conception de la confiance qui prend en compte le fait que les êtres humains ne sont pas totalement fiables. Avoir confiance, ce n'est pas jouir d'une assurance totale. A la différence de Dieu, l'homme est imprégné de finitude. Transposer le modèle d'alliance entre Dieu et son peuple aux relations humaines revient à tomber dans le piège de croire que l'homme peut, comme Dieu, être sans failles et sans limites. C'est confondre deux ordres de réalité, alors que la foi – c'est-à-dire la confiance absolue en un être totalement fiable – ne saurait avoir le même statut que la confiance en l'homme. Toute démarche humaine est une démarche de

80 « véracité » et non pas de « vérité » : « Seul le Christ est tout entier dans la vérité, écrit Véronique Margron. Ainsi, dans la fidélité à nos affections, nos amours, il ne s'agit pas de ne pas changer, de demeurer figé dans une manière d'être, d'aimer. Car c'est alors la mort qui rôde. Le désir [...] ce n'est jamais sans surprises. Espace ouvert confié à des intentions pour la fidélité, à des nouvelles manières de se signifier⁷ ». A la différence de la foi, la confiance n'est jamais un pur « don » : elle est quelque chose que l'on construit, pour soi et pour l'autre ; quelque chose que l'on « fait » et

85 que, parfois, l'on « défait ». C'est pourquoi, même pour un croyant, elle ne peut se concevoir sur le modèle de l'alliance entre Dieu et les hommes, sauf à s'entretenir dans l'illusion de vivre encore dans un Éden où l'on ne ferait qu'un avec Dieu au sein d'une confiance primordiale capable de nous offrir une protection contre notre propre ambivalence. La confiance entre les êtres humains surgit à partir du moment où l'on s'efforce d'habiter et de séjourner dans un lieu de transit, dans l'espace du va-et-vient de la rencontre. Certes, elle ne peut se développer que dans un monde intelligible, dans un réseau de significations fondatrices – l'expérience faite pendant l'enfance d'un point d'appui, de l'amour des parents. Mais elle ne peut survivre que lorsqu'on accepte que chaque personne ait ses zones d'ombre et ses faiblesses. La confiance naît du lien – les tout premiers liens, les liens avec les parents et les proches. Mais sa véritable force réside dans le fait que, même si elle demeure à jamais fragile, elle engendre toujours du lien.

Michela Marzano, « Qu'est-ce que la confiance ? », *Études*, vol. 412, no. 1, 2010, pp. 53-63.

I. Résumé du texte en 200 mots +/-10%

II. Dissertation

*« Notre intelligence se conduisant par la seule note de la parole, celui qui la fausse trahit la société publique. C'est le seul outil par le moyen duquel se communiquent nos volontés et nos pensées, c'est le truchement de notre âme : s'il nous faut [fait défaut], nous ne nous tenons plus, nous ne nous entre-connaissions plus. » (Montaigne, *Essais*, II, 18, réécrit en français modernisé)*

Ces propos de Montaigne vous paraissent-ils éclairer la lecture des œuvres de votre programme ?

6 Emmanuel Kant, *Leçons d'éthique* (1775-1780), Livre de Poche, 1997, p. 347.

7 Véronique Margron, *La Douceur inespérée*, Bayard, 2004, p. 82.